

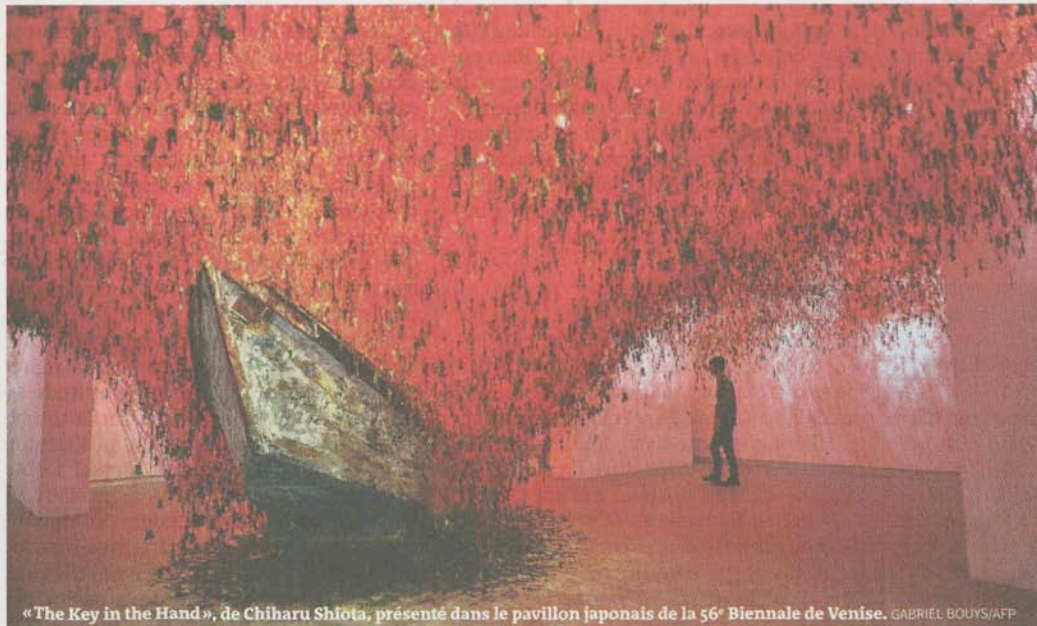
Galerie Daniel Templon

Paris

56<sup>ème</sup> BIENNALE DE VENISE

LE MONDE, 8 Mai 2015

## Une Biennale de Venise placée sous le signe de la nature



**B**ienvenue à la 56<sup>e</sup> Biennale d'art contemporain de Venise, placée sous le signe de la nature, des arbres et des bons sentiments écologiques – du moins dans les pavillons nationaux. Car, plus que jamais, ce sont plusieurs biennales réunies en une, longue addition d'expositions nationales – quarante-neuf en tout, jusque dans le salon d'arrivée de l'aéroport – et d'événements collatéraux – une cinquantaine répartis dans la ville.

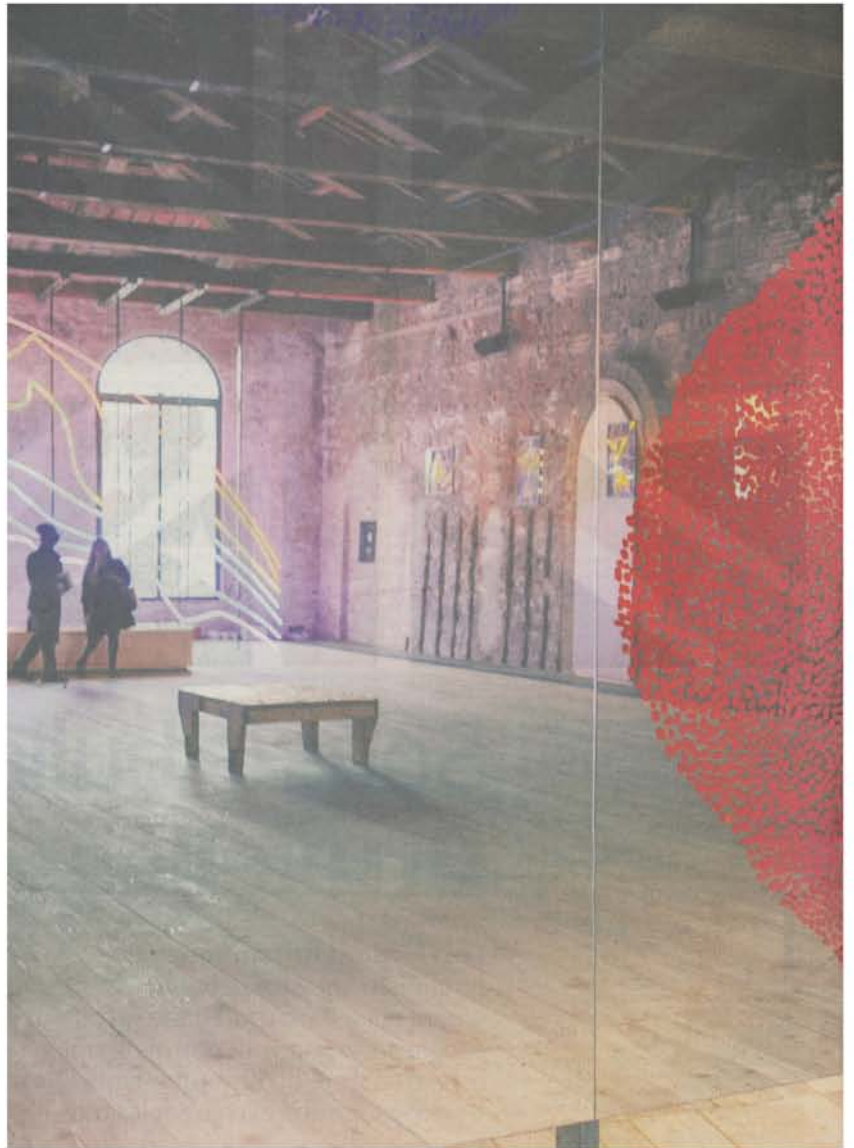
400 000 visiteurs sont attendus, jusqu'au 22 novembre, à ce grand raout qui offre une vitrine inégalée aux jeunes artistes.

→ LIRE LE REPORTAGE  
D'HARRY BELLET  
ET PHILIPPE DAGEN P. 16-17

« The Key in the Hand », de Chiharu Shōta, présenté dans le pavillon japonais de la 56<sup>e</sup> Biennale de Venise. GABRIEL BOUYS/AFP

# De l'art, des armes et des larmes

A la Biennale d'art contemporain de Venise, le parcours remarquable conçu par le Nigérian Okwui Enwezor dresse un panorama sombre et mélancolique du monde actuel



**A**llez voir le pavillon anglais : exceptionnel ! Ou bien François Pinault, auquel on doit ce conseil, se moque du *Monde* – ce qui est le plus probable –, ou bien le voilà saisi du démon de midi. A moins qu'il n'ait décidé de se mettre à fumer : les œuvres de l'artiste britannique Sarah Lucas sont d'une vulgarité sans nom. Corps féminins tronqués, nus, ça va de soi, dans des postures obscènes, avec des cigarettes fichées dans des orifices naturels rarement utilisés, même par les plus tabagiques. Le tout dans une dominante, sculptures et murs compris, jaune serin.

Bienvenue à la 56<sup>e</sup> Biennale d'art contemporain de Venise, laquelle est placée cette année sous le signe de la nature, des arbres et des bons sentiments écologiques – du moins dans les pavillons nationaux. Car, plus que jamais, ce sont plusieurs biennales réunies en une, longue addition d'expositions nationales – il y en a quatre-vingt-neuf en tout, jusque dans le salon d'arrivée de l'aéroport – et d'événements collatéraux de tous genres, collectifs ou individuels, actuels ou plus historiques – une cinquantaine répartis, là encore, partout dans la ville. Le visiteur consciencieux est, en fin de journée, un piéton fatigué.

**Deux biennales distinctes**  
Dans les Giardini comme à l'Arsenal, qui sont les sites essentiels de la manifestation, il y a clairement deux biennales distinctes : d'une part, les représentations des États, choisis par chacun d'eux, de façon plus ou moins judicieuse, selon des impératifs locaux, sans concertation entre les pays ni avec les organisateurs. Et, d'autre part, il y a, aux Giardini, le pavillon international et, à l'Arsenal, la première moitié du parcours, qui ont été tous deux conçus par le commissaire général de cette édition, Okwui Enwezor. Ce dernier, que l'on a vu au travail à Cassel lors de la Documenta 2002 et lors de la Triennale de Paris en 2012, pour ne citer que deux de ses réalisations, a pour habitude de construire ses expositions, de les vouloir cohérentes, de ménager des corrélations entre les œuvres et, mérite tout aussi précieux, de savoir les disposer dans l'espace.

Aussi, à l'Arsenal, la différence est-elle flagrante entre son exposition et ce qui suit, un chapelet de représentations nationales hétéroclites ou le meilleur – Sarkis pour la Turquie – cotoie le moins bon, les Emirats arabes unis ou le Saint-Siège, par exemple. La partie

réalisée par Okwui Enwezor est l'une des résidences les plus convaincantes qu'il nous ait été de voir dans ces lieux qui ne sont guère commodes en raison de leurs dimensions colossales et des colonnes de briques qui s'y alignent. De ces difficultés, il tire parti en faisant alterner larges espaces et salles plus réduites, en exigeant du visiteur qu'il revienne parfois sur ses pas, s'engage dans des recoins, demeure à tout instant attentif.

L'idée générale est affirmée dès l'entrée, qui associe les mots écrits en néon de Bruce Nauman – « War », « Death », « Pain » – aux buissons de couteaux d'Adel Abdessemed. Elle est tenue jusqu'à l'épilogue : les huit toiles de Georg Baselitz, nus masculins de près de cinq mètres de haut chacun, devant lesquels il est difficile de retenir le mot si galvaudé de chef-d'œuvre. Et, juste derrière, les photographies du groupe nigérian *Invisible Borders*, qui, depuis 2009, écrit l'histoire de l'Afrique sub-saharienne, de ses frontières, de ses luttes. Enwezor est né au Nigeria et la géopolitique est la notion centrale qui structure son projet. Elle se lit sur des cartes, telles celles que dessine la Vietnamiennne Tiffany Chung, et avec des armes féroces, comme en imagine Abu Bakarr Mansaray, né en Sierra Leone. Elle produit des désastres, comme ceux à partir desquels le Chinois Cao Fei fabrique des diaporamas miniatures effrayants. Tampons géants de Barthélémy Toguo ; dessins objectifs de Massinissa Selmani qui tous deux vivent tantôt en France, tantôt dans leur pays natal, Cameroun pour l'un et Algérie pour l'autre ; assemblages de tissus nous de la Brésilienne Sonia Gomes ; ce ne sont que quelques exemples de l'ampleur de l'exposition, si dense qu'il faudra en reparler.

Ces qualités se retrouvent dans le pavillon international, où Enwezor réunit les cautions

**PLACÉE SOUS LE SIGNE DE LA NATURE, DES ARBRES ET DES BONS SENTIMENTS ÉCOLOGIQUES, LA 56<sup>e</sup> BIENNALE DE VENISE REGROUPE EXPOSITIONS NATIONALES ET ÉVÉNEMENTS COLLATÉRAUX**

historiques de sa vision de l'art : Walker Evans, Marcel Broodthaers, Robert Smithson, Fabio Mauri, Christian Boltanski, Chris Marker, Hans Haacke. Les côtoient la Péruvienne Teresa Burga, le japonais Tetsuya Ishida, le Britannique Jeremy Deller. Ce qu'ils ont en commun ? L'absence d'illusions et la volonté acharnée de donner une forme visuelle irréfutable à ce qu'ils savent du monde contemporain. A bien des égards, Enwezor dresse un acte d'accusation : biennale politique – mais pas forcément bien-pensante, comme en témoigne la présence à l'Arsenal du Turc Kutlug Ataman, dont les déclarations publiques contre les révoltés du parc Gezi en août 2013, au moment où les intellectuels et journalistes laïques étaient emprisonnés, restent dans les mémoires. Biennale sombre. On voit mal comment, dans les circonstances actuelles, il pourrait en être autrement.

**Déploration et exaltation**  
Sur ce constat, la plupart des artistes invités des pavillons nationaux sont d'accord. En témoigne, dans le pavillon serbe, Ivan Grubanov : son installation intitulée *United Dead Nations* est constituée d'amas de draperies décatés et froissés, posés au sol, qui tous ont un jour symbolisé un pays aujourd'hui disparu : la Yougoslavie (1918-2003), l'Empire austro-hongrois (1867-1918) ou la RDA (1949-1990), on en oublie et lui aussi. S'il y a des pays qui n'existent plus, on en découvre, plus poétiques puisque personne n'est mort pour eux, d'autres qui n'existent pas. Le jeune commissaire d'exposition Dimitri Ozerkov consacre ainsi un pavillon à la Tellurie, une nation fictive inspirée d'un roman de Vladimir Sorokine, qui n'est pas l'écrivain le mieux aimé des autorités russes actuelles. Le pavillon allemand, occupé par un collectif, entend dénon-

cer l'économie souterraine, ce qui en Italie en général et à Venise en particulier prête à sourire. Sauf que, plastiquement, c'est indigent : un labyrinthe conçu par des calvinistes, avec trois travailleurs cachés sur le toit, et donc invisibles des visiteurs, sauf quand ils leur balancent des boomerangs fabriqués par eux-mêmes. On n'en a pas vu voler.

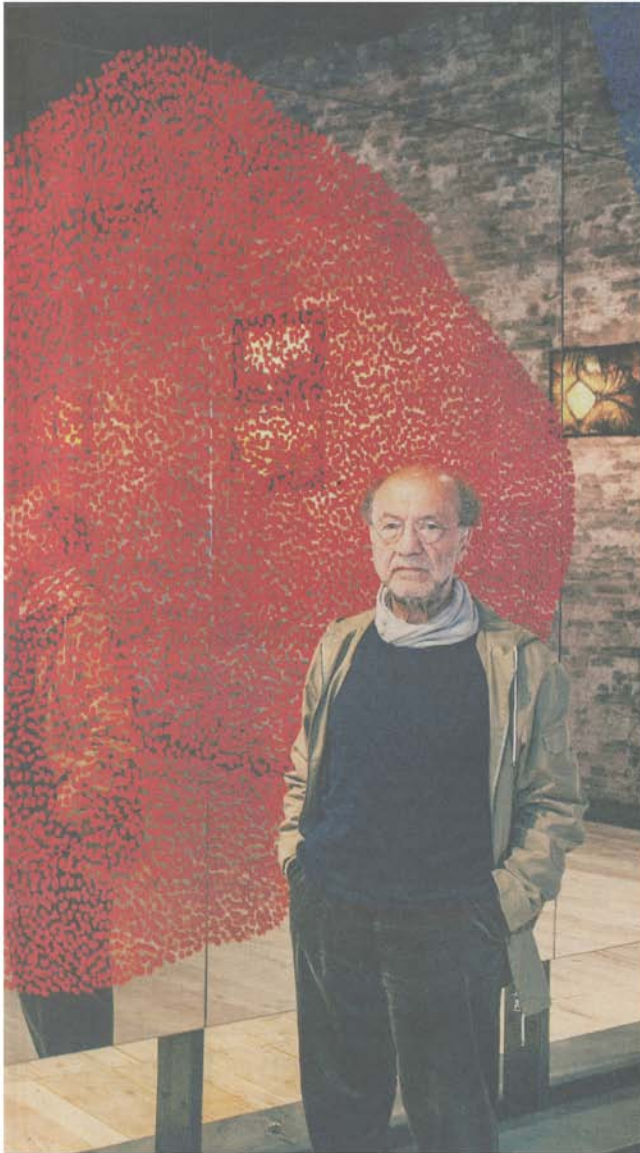
On a vu, à l'inverse, éviter et se déplacer lentement les pins – et leurs grosses mottes de terre rouge – qui sont les héros de l'installation du Français Cécile Boursier-Mougenot, techniquement irréprochable. De façon probablement fortuite, elle rejoint ce qui apparaît vite comme l'une des thématiques des pavillons, la déploration des désastres que l'homme inflige à la nature et l'exaltation de celle-ci du temps où elle était vierge.

L'Américaine Joan Jonas veut inciter – vidéos et installations à l'appui – à renouer avec le monde animal. Le pavillon des îles Turvalu explore la montée des eaux en forçant le visiteur à mouiller ses chaussures. Le Néerlandais Herman de Vries fait avec élégance l'éloge des pierres, des végétaux, des roses de Damas et de l'eau pure. Autriche, Corée du Sud, Grèce : les uns dénoncent la fin du monde ancien, les autres la venue d'un nouveau monde d'androïdes. Avec d'excellentes raisons, chaque fois, mais en abusant souvent du documentaire passablement ennuyeux ou du symbolique excessivement appuyé. A la longue, ces bons sentiments finissent par lasser et la vulgarité délibérée et joyeusement obscène de Sarah Lucas en devient soudain plus pertinente – plus réjouissante. ■

PHILIPPE DAGEN ET HARRY BELLET

« All the world's futures ». Du mardi au dimanche, de 10 heures à 18 heures. Entrée : de 15 à 25 euros. Jusqu'au 22 novembre.





## A Venise, le plasticien Sarkis réconcilie Turcs et Arméniens

L'Anatolien d'origine arménienne, choisi par Ankara pour occuper son pavillon national, a voulu une exposition comme « un Big Bang »

### RENCONTRE

**C**ela a fait un grand boum dans ma tête ! » Sarkis a bien cru que son cerveau explosait, quand il a appris, depuis son exil parisien, que la nation turque lui proposait de le représenter à la Biennale de Venise, qui se tient jusqu'au 22 novembre. Lui, l'Anatolien d'origine arménienne ! En ce printemps, où se multiplient les hommages au million et demi de morts du génocide de 1915, le symbole tient de la déflagration. Il le sait trop bien, ce petit homme né Zabunyan, en 1938, et élevé à réparer les souliers à Istanbul, sur l'établissement de son oncle.

Comment, pourquoi accepter ? « Dans la voix de ceux qui m'ont appelé, il y avait beaucoup d'amour, confie le plasticien, coiffure de professeur Tournesol et lunettes de grand sage. Mais j'ai eu besoin de voir dans leurs yeux quelle conscience ils avaient de tout cela : si tu ne considères pas la politique, tu ne fais que l'aveugler. » Il a fini par signer. Mais « avec toute la douleur possible ». Et de poursuivre, plus léger : « En plus, je suis aussi invité, avec une dizaine d'artistes de la diaspora, au pavillon arménien, monté cette année à Venise par la mécène Adelina Cüberyan von Furstenberg : on peut dire que je suis l'homme le plus courageux du monde ! »

Dans son regard, autant de pétillante malice que d'inquiétude profondément ancrée quand nous le rencontrons dans l'ancienne imprimerie de Villejuif (Val-de-Marne) où il vit depuis 1964. Une caverne d'Ali Baba où Sarkis a rassemblé cinquante ans de carrière, mais aussi de curiosités en cabinet : comme une mise en scène de tout ce qui fourmille et déborde sous son chapeau de feutre péruvien – clin d'œil désinvolte à l'un de ses mentors, l'activiste et gourou Joseph Beuys (1921-1986).

Derrière la vitrine s'accumulent donc : un crâne tibétain serti d'argent, une chapelle ardente et ses vitraux, des figurines en plastique du Seigneur des anneaux, un visage italien du XVIII<sup>e</sup> siècle, un costume de mage burkinabé,

**A Venise, hors de question « d'utiliser le génocide comme un sujet ». « Je veux arroser d'amour la terre, repousser tout ce qui relève du négatif », dit Sarkis**

un cavalier de bois indien, un fétiche vaudou, ses propres galoches années 1970 et un dragon russe du XIX<sup>e</sup> siècle... « C'est un musée, au vrai sens du terme. Sans hiérarchie entre haute et basse culture, résume-t-il. Une mémoire non figée, qui se déplace ; des trésors de guerre, pour lesquels je me bats, afin qu'ils ne deviennent jamais décoratifs, mais gardent leur vitalité. » C'est, aussi, une réserve active pour ses œuvres, qui, depuis toujours, travaillent au corps la mémoire du monde. Collages, installations, dessins, néons... Toutes se font, modestement, catharsis des blessures de l'Histoire.

#### Acharnement à réparer

Alors, être turc à Venise, lui qui se définit « hors frontières, hors nation » ? C'était nécessaire. « Ne serait-ce que pour accompagner l'éveil de la société civile turque, qui a une conscience nouvelle de cette tragédie : beaucoup de citoyens l'ont montré, après l'assassinat du journaliste arménien de Turquie Hrant Dink, en 2007 », assure-t-il. Sarkis, violemment attaqué en 1991, « avec des accents à la Joseph Goebbels », par l'extrême droite, qui l'accusait de « foutre en l'air la scène artistique turque », n'a pas de rancune.

Reputé pour ses talents de pédagogue, Sarkis a gardé de son enfance de petit cordonnier cet art essentiel : la réparation. De grands modèles l'ont aidé à le perfectionner, « comme Daniel Ba-

renboim, qui crée un orchestre mêlant jeunes Israéliens et Palestiniens, ou le Shoah de Claude Lanzmann, qui fait sortir la douleur par le biais de la parole ». Mais aussi le réalisateur Sergueï Paradjanov (1924-1990), son maître absolu, « qui a fait de la souffrance de sa vie un trésor ».

Réparer, donc, il s'y acharne, comme l'évoquent dans son atelier ces photographies déchirées représentant les grandes tragédies du siècle passé, que Sarkis cautérise à l'or, selon une technique japonaise du XVII<sup>e</sup> siècle. « L'essentiel est de ne pas cacher la réparation, mais de la révéler. » Ne pas cacher la douleur, non plus.

Comme nul autre, l'artiste connaît l'imagerie de la souffrance. Intense amoureux du Christ crucifié du Retable d'Issenheim, il est aussi « grand expert du Cri de Munch, qui l'accompagne depuis [ses] 15 ans ». Cette icône lui a inspiré des digressions par centaines : taches de peinture sur fond blanc, dont il laisse travailler l'aura de graisse, telles les ondes émanant du hurlement. Jusqu'à cet instant où le cri s'épuise.

Mais son installation à Venise ne joue pas de ce registre. Hors de question « d'y être illustratif, d'utiliser le génocide comme un sujet » : « Au contraire, je veux arroser d'amour la terre, repousser tout ce qui relève du négatif. » Pourtant, comment composer avec l'aveuglement acharné d'une nation ? Avec le silence du père, qui avait 5 ans en 1915, et n'a jamais dit mot à son fils de la tragédie ? Avec le souvenir de sa mère, elle « qui ne connaissait pas même le mot de "génocide", qui parlait juste de l'exode... Et n'a jamais voulu quitter la Turquie » ? « Leur silence est resté en moi. J'ai besoin, aujourd'hui, de m'exprimer. » Mais pas dans la douleur.

En cœur battant de son pavillon, Sarkis a donc installé deux immenses arcs-en-ciel de néon qui palpitent jour et nuit, tels « une accumulation d'énergie, un Big Bang ». Une explosion, encore, mais comme une renaissance possible. ■

EMMANUELLE LEQUEUX

# Pour les artistes français, la Biennale apporte une gloire de courte durée

ART

**N**ombreux sont les artistes à rêver d'un pavillon national à la Biennale de Venise. C'est que ce grand raout de l'art contemporain offre une visibilité inespérée : plus de 400 000 visiteurs en moyenne à chaque édition. Malgré l'effet de loupe, l'impact de cette grand-messe reste relatif sur la carrière des plasticiens français.

À Venise, l'année 1964 marque un tournant et un coup d'arrêt en ce qui concerne l'influence de la représentation hexagonale sur l'art international. Un jeune Américain, Robert Rauschenberg, décroche alors le Lion d'or à la barbe de Roger Bissière, de trente-neuf ans son aîné, émissaire d'une école de Paris essoufflée. L'honneur sera sauf quand Daniel Buren, locataire du pavillon français en 1986, se voit décerner le Lion d'or.

Cette récompense a-t-elle pour autant bouleversé son parcours ? Pas vraiment. « *Au même moment, mon intervention au Palais-Royal, à Paris, a été dix fois plus percutante* », observe Daniel Bu-

ren. Et d'ajouter : « *Cela aurait peut-être fait la différence si j'avais eu le pavillon dix, quinze ans avant. Les gens auraient alors fait une découverte. En 1986, j'étais déjà connu.* »

## Exercice à double tranchant

Idem pour Christian Boltanski, qui, en 2011, avait 67 ans et une palanquée d'expositions derrière lui. Et enfin, plus que pour tout autre, le choix de César pour représenter la France en 1995 était à contretemps.

S'il avait été invité en 1964, année fatale pour la France, la carrière du nouveau réaliste aurait sans doute connu une autre tour-

nure. Trois ans avant sa mort, il ne risquait guère d'en tirer les fruits...

L'exercice, pour les créateurs en milieu de carrière, est à double tranchant. Une prestation insatisfaisante risque de porter un coup au désir des professionnels internationaux. Sophie Calle s'en est bien sortie en 2007 : son exposition inspirée d'une rupture amoureuse a, depuis, circulé dans vingt musées dans le monde.

Mais la Biennale profite plutôt aux plus jeunes artistes. Même si, là encore, rien n'est acquis. L'effet d'entraînement fut modeste dans le cas de Fabrice Hyber, gratifié d'un Lion d'or en 1997, à l'âge de 36 ans. « *Ça m'a donné d'un coup une visibilité mondiale. Mais ça n'a pas changé ma vie, reconnaît-il. Beaucoup d'institutions m'ont invité dans la foulée, juste parce que j'avais eu le Lion d'or, mais j'ai refusé parce que je ne les connaissais pas.* »

L'accélération fut plus palpable dans le cas de Pierre Huyghe. C'est que la Biennale de 2001 arrivait à point nommé : l'artiste venait de figurer dans des expositions collectives à forte résonance internationale à l'ARC-Musée d'art mo-

derne de la Ville de Paris et au Centre Pompidou. « *C'est venu confirmer un mouvement qui se dessinait et une attention qui avait déjà été déclenchée. En deux ans, les choses s'étaient enchaînées* », constate-t-il. Tout est donc question de timing. Il faut toutefois plus qu'un bon tempo pour sortir aujourd'hui du lot.

Rappelons-le, quatre-vingt-neuf pays sont en compétition cette année. « *Il y a une telle densité de projets qu'on ne sait où donner de la tête, remarque le galeriste parisien Kamel Mennour. Le problème, c'est que les professionnels ne sont à Venise que trois, quatre jours. Ils y retournent rarement après.* »

Dans le grand roulis continu de l'art contemporain, un clou chasse l'autre. Peu de créateurs ayant transité par la Sérénissime ont de fait échappé à l'oubli. Pour célébrer le centenaire de la Biennale en 1995, Christian Boltanski avait publié un livre recensant les noms des milliers d'artistes qui y avaient participé. Et de constater : « *Seuls 10 % d'entre eux ont laissé une trace.* » ■

ROXANA AZIMI

**« Il y a une telle densité de projets qu'on ne sait où donner de la tête »**

KAMEL MENNOUR  
galeriste parisien